

Abbé d'Aubignac, *La Pratique du théâtre*

Le théâtre étant peu à peu et par degrés monté à sa dernière perfection, devint enfin l'image sensible et mouvante de toute la vie humaine. Or comme il y a trois sortes de vies, celle des grands dans la cour des rois, celle des bourgeois dans les villes et celle des gens de la campagne; le théâtre aussi a reçu trois genres de poèmes dramatiques qui portent en particulier le caractère de chacune de ces trois sortes de vies, savoir la *tragédie*, la *comédie*, la *satyre* ou *pastorale*.

La *tragédie* représentait la vie des princes, pleine d'inquiétudes, de soupçons, de troubles, de rebellions, de guerres, de meurtres, de passions violentes et de grandes aventures; d'où vient que Théophraste l'appelle *l'état d'une fortune héroïque*, et l'auteur de l'Etymologique, *une imitation des discours de la vie des héros*. Or à distinguer les tragédies par la catastrophe, il y en avait de deux espèces : les unes étaient funestes dans ce dernier événement et finissaient par quelque malheur sanglant et signalé des héros : les autres avaient les retours plus heureux et se terminaient par le contentement des principaux personnages. Et néanmoins parce que les tragédies ont eu souvent des catastrophes infortunées, ou par la rencontre des histoires, ou par la complaisance des poètes envers les Athéniens, qui ne haïssaient pas ces objets d'horreur sur leur théâtre, comme nous avons dit ailleurs, plusieurs se sont imaginés que le mot *tragique* ne signifiait jamais qu'une aventure funeste et sanglante; et qu'un poème dramatique ne pouvait être nommé *tragédie*, si la catastrophe ne contenait la mort ou l'infortune des principaux personnages; mais c'est à tort, étant certain que ce terme ne veut rien dire sinon *une chose magnifique, sérieuse, grave et convenable aux agitations et aux grands revers de la fortune des princes*; et qu'une pièce de théâtre porte ce nom de tragédie seulement en considération des incidents et des personnes dont elle représente la vie, et non pas à raison de la catastrophe. [...]

La *comédie* servait à dépeindre les actions du peuple, et l'on y voyait que débauches de jeunes gens, que friponneries d'esclaves, que souplesses de femmes sans honneur, qu'amourettes, fourbes, railleries, mariages et autres accidents de la vie commune. Et ce poème fut tellement enfermé dans la bassesse de la vie populaire, que le style en devait être commun, les paroles prises de la bouche des gens de néant, les passions courtes et sans violence, toutes les intrigues soutenues par la finesse et non le merveilleux : enfin toutes les actions populaires, et nullement héroïques.

Ces trois genres de poèmes ne sont pas maintenant sur le théâtre avec le même visage qu'autrefois [...]. La Comédie est longtemps demeurée parmi nous non seulement dans la bassesse, mais dans l'infamie; car elle s'est changée en cette farce ou impertinente bouffonnerie que nos théâtres ont soufferte ensuite des tragédies : ouvrages indignes d'être mis au rang des poèmes dramatiques, sans art, sans parties, sans raison, et qui n'étaient recommandables qu'aux maraux et aux infâmes, à raison des paroles déshonnêtes et des actions impudentes qui en faisaient toutes les grâces. Je sais bien que nos poètes quelquefois se sont efforcés de rétablir l'ancienne comédie, ou par la traduction des vieux auteurs, ou par imitation; mais cela ne s'est fait que rarement et n'a pas toujours eu le succès qu'ils avaient espéré, pour plusieurs raisons, mais principalement pour n'avoir pas choisi

des sujets conformes à nos mœurs, ou pour n'avoir pas changé dans les anciens ce qu'ils avaient trouvé de peu convenable à nos sentiments. Il ne faut pas dire non plus que la comédie des Italiens ait pris la place de celles de Plaute et Térence, car ils n'en ont gardé ni la matière ni la forme; leurs sujets sont toujours mêlés d'aventures sérieuses, et de bouffonneries, de personnes héroïques et de fripons : et la manière dont ils les composent ordinairement en trois actes et sans ordre de scènes, ne tient rien de la conduite des Anciens. Et je m'étonne comment il est arrivé que les enfants des Latins soient si peu savants en l'art de leurs pères.

Quant à la tragédie, elle s'est un peu mieux conservée parmi nous : parce que les mœurs des Français étant héroïques et sérieuses, ils ont eu plus d'inclination à voir sur le théâtre les aventures des héros, et peu de disposition à souffrir ce mélange de bouffonneries des Italiens. Mais outre les délicatesses de l'Art que nous avons longtemps ignorées aussi bien que les Italiens, nous avons fait deux choses : l'une fort raisonnable, et l'autre sans fondement : la première est qu'absolument nous avons rejeté du Théâtre, les histoires d'horreur et les cruautés extraordinaires [...]. Mais ce que nous avons fait sans fondement, est que nous avons ôté le nom de *tragédie* aux pièces de théâtre dont la catastrophe est heureuse, encore que le sujet et les personnes soient tragiques, c'est-à-dire héroïques, pour leur donner celui de *tragi-comédies* [...]. Or je ne veux pas absolument combattre ce nom, mais je prétends qu'il est inutile, puisque celui de *tragédie* ne signifie pas moins les poèmes qui finissent par la joie, quand on y a décrit les fortunes des personnes illustres. Davantage, c'est que sa signification n'est pas véritable selon que nous l'appliquons; car dans les pièces que nous nommons de ce terme composé du mot de *tragédie*, et de celui de *comédie*, il n'y a rien qui resente la comédie. Tout y est grave et merveilleux, rien de populaire et de bouffon.

Abbé d'Aubignac (François Hedelin), *La Pratique du théâtre* [1657], tome I, Amsterdam, 1715, p. 127 *sqq.*